

Date: 03/07/2007



Ce fut une autre Alexandrie: le récit oral d'une grande ville cosmopolite

Professeur Sahar Hamouda
Bibliotheca Alexandrina,
Alexandrie, Égypte

Meeting: 108 Genealogy and Local History with Audiovisual and
Multimedia (2)
Simultaneous Yes
Interpretation:

WORLD LIBRARY AND INFORMATION CONGRESS: 73RD IFLA GENERAL CONFERENCE AND COUNCIL

19-23 August 2007, Durban, South Africa
<http://www.ifla.org/iv/ifla73/index.htm>

Résumé

Cet article est consacré aux travaux du Centre de recherches d'Alexandrie et la Méditerranée, ainsi qu'à son projet d'enregistrement de l'histoire sociale d'Alexandrie cosmopolite, une histoire qui prit fin dans les années soixante. Le récit retrace les souvenirs de personnes qui ont vécu cette époque. En les citant longuement, l'auteur préconise de sauvegarder de tels témoignages pour les générations à venir.

La ville

Selon E. M Forster, aucune ville n'a eu une si glorieuse entrée dans l'Histoire, car elle fut fondée par Alexandre le Grand. Il s'agit de la ville antique dont le phare et la bibliothèque demeurent les symboles des lumières et du savoir, la ville où se déroula le drame éternel d'Antoine et Cléopâtre. Mais ce n'est pas de cette ville que je désire parler. La ville dont je parle n'a, certes, pas éclipsé celle de l'Antiquité, mais elle possède tout de même une certaine magie. C'est la ville cosmopolite du dix-neuvième et du début du vingtième siècle qui fascina les écrivains tels Cavafy, Forster et Durrell: une ville qui attire toujours écrivains, voyageurs et simples touristes, bien qu'il n'en reste peu de traces physiques.

Après une très longue période de déclin, la ville cosmopolite renaquit grâce à l'officier ottoman Mohamed Ali, originaire de Macédoine tout comme le fut Alexandre le Grand, et qui fut le fondateur de l'Égypte moderne. Au cours de son règne (1805–1847), Alexandrie fut transformée d'une petite ville provinciale en la première ville de la région méditerranéenne. Elle vit un afflux de centaines de milliers d'étrangers (l'on ne parlait pas encore d'immigrés à l'époque) à la recherche d'une vie prospère en sécurité. Accueillis à bras ouvert par Alexandrie, ces nouveaux arrivés l'ont embellie en y construisant et l'ont enrichie sur le plan matériel et culturel. Pendant cent cinquante ans des générations d'étrangers ont vécu en harmonie avec les Égyptiens

dans cette ville polyglotte, multiethnique, et aux multiples cultes, qu'ils adoptèrent comme la leur. Toutefois, ce cosmopolitisme ne put survivre face à la succession des événements politiques: la première guerre mondiale d'une part, puis la crise de Suez en 1956 d'autre part, et finalement les nationalisations sous le régime socialiste de Nasser. C'est ainsi que la ville subit un exode massif des étrangers pendant les années soixante: un exode qui mit fin à la diversité culturelle d'Alexandrie. Et ceux qui sont restés, anciens membres de l'élite et des notables de la ville, devinrent un petit groupe de vieux excentriques marginalisés dans une société musulmane arabe.

Le récit: des histoires sans écrit

Il s'agit en bref de l'histoire d'Alexandrie. Au cours de cet article, je retransmets l'histoire telle qu'elle nous fut racontée par des Alexandrins, une histoire qui n'est pas écrite, mais qui survit dans la mémoire d'une communauté en voie de disparition rapide.

Pendant deux ans nous avons enregistré sur magnétophone des interviews avec plus de cent Alexandrins de diverses couches sociales, communautés ethniques et vocations, et de quartiers et de cultes différents. Nous interviewions des Alexandrins qui ont toujours vécu dans la ville et d'autres qui l'ont quittée, mais qui commencent à y retourner pour passer des vacances. Notre point de mire fut l'ancienne génération, celle qui a connu l'époque cosmopolite, ou qui en a entendu parler par ses parents ou ses grands-parents. Ensemble, ces interviews constituent l'histoire d'une autre Alexandrie qui n'est guère visible aujourd'hui. C'est aussi une histoire qui ne fut jamais racontée par nos livres d'histoire, car à l'école et dans les médias l'on nous racontait que la révolution mit fin à un système corrompu et impérialiste. L'importance de cette histoire ne réside pas seulement dans les petits détails de la vie de tous les jours, mais aussi dans son hétéroglossie et les multiples voix qui la constituent. Également essentiel, est le fait qu'elles racontent une histoire totalement inconnue par la nouvelle génération, une histoire qui leur sera donc préservée au cas où ils aimeraient l'écouter et découvrir le riche patrimoine de leur ville.

Les origines

Isabelle Tawil

"Alors mon père est français. Il avait une grand-mère péruvienne, et il est né, lui, à Paris, il n'a jamais été, lui, au Pérou ... Mon père a fini par épouser une Bolivienne. ... Je suis née à Paris. ... [Mon mari] est originaire de Damas."

Basile Behna

"On est des Syriens catholiques, donc de rite syriaque et c'est sorti que l'origine de notre famille est de Mossoul en Iraq. ... Donc on a dû quitter l'Iraq au XIXe siècle ... vers 1830–1840. On s'est installé à Alep jusqu'à la fin du XIXe siècle et mon grand-père ... a débarqué à Alexandrie vers 1897, entre 1893 et 1897."

Nicolette Mawas, née Pinto

"Les Pinto sont arrivés de Livourne en 1865 avec mon arrière grand-père, David et sa femme et le frère de sa femme avec six enfants. Ils sont arrivés de Livourne à

Alexandrie et dans l'espace d'un mois et demi, trois de ces personnes sont mortes de choléra et ont laissé une femme et six enfants. ... Mon grand-père a appris à travailler dans le coton et de là, il a fait sa fortune ... Il a laissé à ses enfants une belle fortune."

Layla Defrawi, née Nashashibi

"Mon père était palestinien, ma mère était espagnole... espagnole de Constantinople. ... Ça fait 800 ans que les Nashashibi sont en Palestine. ... [Mon grand-père] était maire de Jérusalem."

Irène Karam, née Camilleri

"[Je suis] d'origine italienne.... Mon grand-père a été à Malte pour le travail ... et après il s'est transféré en Égypte ... Il y avait la colonie grecque qui était la plus grande colonie à Alexandrie. ... Ma maman était grecque."

Nayla Bassili

"L'origine de la famille c'est l'île de Chio, c'est-à-dire que l'aïeul était venu de l'île de Chio et il avait un bateau marchand et il faisait la navette entre Chio et Mina Tripoli et il est tombé malade alors on l'a abandonné là après avoir épousé une Libanaise et il est mort. Cette femme a eu un enfant qui s'appelait Yacoub Bassili et qui est l'aïeul de toute la famille. [Donc Vassili en grec] est devenu Bassili."

Ahmed Abou Zeid

"Je suis né à Alexandrie, comme mon père et mon grand-père avant lui."

L'arrivée

Anahide Méramédjian, arménienne

"Alors nous sommes originaire d'Istanbul.... Le khédivé Ismaïl offre la *Mahroussa* avec dix places à bord et mon grand-père, Zénob Bey Méramédjian a accepté et avec ses deux sœurs et sa femme, il est venu en Égypte et il a construit au Canal de Suez un palais pour l'impératrice Eugénie à l'ouverture du Canal de Suez."

Vahan Alexanian, arménien

"Beaucoup d'Arméniens qui sont venus en Égypte échappaient aux massacres et au génocide en Turquie et en Syrie. Ils ont été internés dans des orphelinats à Chypre et de là, ils sont allés en Égypte ou au Liban. Nombreux ont choisi l'Égypte parce que c'était un pays ouvert. Les Égyptiens nous accueillait toujours et partageaient leur pain avec les immigrants arméniens."

Tatiana Monti, née Sérïkoff-Andriévski, russe

"Mes parents sont d'origine de Saint-Pétersbourg ... La guerre de 14, et, évidemment à la révolution ça a chambardé tout et ils ont dû abandonner le pays.... On a été évacué par les Anglais... Trois bateaux ont ramassé ceux qui se sont groupés à Constantinople ... et ils les ont évacués vers l'Égypte. L'Égypte comme toujours a été merveilleuse, elle nous a donné l'hospitalité... On a été excessivement bien traité, on a été placé pendant deux ans dans un camp à Sidi Bishr ... et puis petit à petit ils se sont adaptés, ils ont pu commencer à travailler, ils ont pu commencer à sortir du camp et ils ont vécu à Alexandrie.... Mes parents... se sont rencontrés au camp et ils se sont mariés au camp et ils sont restés ici. ... L'Égypte nous a sauvés... Je ne parle pas du

point de vue de moi ou ma famille, toute notre communauté qui a fini ici, qui a reçu un accueil merveilleux, qui s'est sentie finalement en sécurité après tant d'années de terreur, parce que la révolution russe a été très sanglante, très, très cruelle. Donc [l'Égypte] a été... c'était l'accueil, c'était la tranquillité, la sécurité."

Demis Roussos, grec

"Les Grecs égyptiens venaient tous des îles. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est probablement parce qu'il n'y avait pas d'argent."

Dimitrios Feng Chuan Ching, chinois

"Mon père est arrivé de Chine en 1929. À cette époque la situation politique en Chine était vraiment très mauvaise, alors mon grand-père a préféré qu'il reste loin de la Chine pour un moment, jusqu'à ce que la situation soit meilleure, mais il est resté ici."

Nayla Bassili, libanaise

"Il y a eu la famine au Liban donc la population libanaise émigrerait, elle s'en allait... c'était en 1900, au début du siècle, aux alentours de 1900. Mon grand-père ... a envoyé son frère Assad ici ... il a remarqué que le bois, il n'y avait pas de bois ici donc il a commencé une importation de bois. ... Il a continué le bois et l'importation de bois jusqu'à la nationalisation de Nasser."

"Moi, je suis née à Alexandrie dans la maison-là ... qui est aujourd'hui le Musée National d'Alexandrie. ... Je me souviens de la maison. Par exemple, quand je suis rentrée dans le musée là, je me suis souvenue d'un tas de choses, de la disposition de la maison, d'à qui appartenait quelle chambre. Je me souviens très bien, je vois encore ma grand-mère au lit tous les matins ... nous les enfants on venait l'embrasser."

La vie à Alexandrie

Edmond Cassimatis, grec

"La communauté grecque fréquentait toutes les autres communautés étrangères d'Alexandrie ainsi que les Égyptiens. Cela faisait partie de la société égyptienne. Le tempérament, les habitudes, la façon de parler, et le mode de vie des Grecs ressemblent à ceux des Égyptiens. Lorsqu'ils vont en Grèce, on leur dit 'Vous n'êtes pas grecs, vous êtes d'Égypte.' "

Esther Zimmerli Hardman, suisse

"Cette ville était tellement multiculturelle, il n'y avait jamais de problèmes de 'tu es juive' ou 'tu es grecque'. C'était tous, on était tous amis, c'était une grande amitié entre toutes les nationalités et moi j'ai beaucoup aimé parce qu'on avait l'occasion de parler toutes les langues toute la journée. J'arrive en Suisse, je trouve qu'on entend que le suisse allemand toute la journée, j'ai trouvé que c'était... pas très intéressant."

Isabelle Tawil, française

"Pour moi, c'était le paradis terrestre l'Égypte, quand je suis arrivée.... J'ai trouvé un pays merveilleux, un climat, des gens très agréables, hospitaliers, aimables. ... C'est l'endroit où je veux finir mes jours parce que je trouve qu'il y a une ambiance de gentillesse, cette chose que vous ne trouvez plus en Europe."

Haj Moustafa el Mulla, égyptien

"À Kom el Dikk, il y avait toutes les nationalités, comme dans les quartiers aristocratiques: des Grecs, des Italiens, des Français et des Allemands. Ils vivaient parmi nous comme de la famille, et nos enfants jouaient ensemble. Il n'y avait pas d'intolérance: aucune différence entre juif et musulman. De nombreux coptes vivaient à Kom el Dikk. Les femmes coptes envoyaient de la nourriture aux musulmans, et tous vivaient ensemble sans différencier entre musulman, chrétien ou juif. Les britanniques étaient les colonisateurs: ils se promenaient en uniforme et non pas en civil, alors on les traitait différemment que les autres étrangers. On les haïssait."

Mohamed Ibrahim Abdel Samad, égyptien

"Les Britanniques étaient les colonisateurs. Nous allions à leur camp pour leur jeter des pierres."

"Les étrangers vivaient parmi nous en sécurité en tant que voisins. Nous demandions de leurs nouvelles et ils faisaient de même envers nous. Nous mangeons leur nourriture et ils mangeaient la nôtre. L'on appelait Attarine le quartier des étrangers, car il y avait très peu d'Égyptiens là-bas. Notre immeuble, et celui-ci, et celui-là étaient pleins de Grecs. C'était nous les Égyptiens, les étrangers, pas eux."

L'identité

Dimitrios Feng Chuan, grec chinois

"Je me sens très chinois et très grec. Je pense plus comme un Chinois que comme un Grec ou un Égyptien parce que mes racines chinoises sont très profondes, voyez-vous."

Tatiana Monti, russe

"Nous, les Slaves, nous sommes déjà différents de n'importe qui d'autre, nous sommes une race particulière, mais nous nous adaptons. Moi, je me suis très bien adaptée à Sandro qui est méditerranéen, mais nous sommes évidemment différents.... Mais ... je ne suis pas italienne parce que je ne suis pas née italienne. ... je ne suis pas égyptienne, donc je ne sais pas ce que je suis."

Zizi Niazi-Badr, serbe

"Mon père avait le passeport serbe, il était albanais... Du côté de ma mère il y a aussi du sang mélangé, du sang nord africain qui veut dire tunisien ou marocain... et du sang turc.... Nous sommes très mélangés de sang mais nous sommes égyptiens cent pour cent."

Laila El Defrawi, palestinienne

"Mon mari était égyptien. J'ai eu la nationalité après mon mariage, mes enfants sont égyptiens et je me considère égyptienne. Quand on me demande 'Qu'est-ce que vous êtes?' je dis égyptienne."

Nadine Camel-Toueg, égyptienne

"Quand je suis arrivée à Paris où vraiment je devais dire d'où je venais, et qui j'étais, inconsciemment j'ai tout de suite sorti la carte alexandrine et j'ai tout de suite dit 'Je suis d'Alexandrie' ... pas même d'Égypte ... citoyenne d'une ville."

Les polyglottes

Anahide Méramédjian, arménienne

"Je n'ai été qu'à l'école sociale. Nous avons été élevées et, à l'époque nos amies aussi, sauf une ou deux amies qui allaient au Lycée français, nous avons toutes des professeurs de français et d'anglais [à la maison].... Alors ma nourrice était [de Trieste] et j'ai dû certainement parler l'italien pour ma première langue et puis avec ma mère je parlais l'arménien, avec papa je parlais le français, avec la cuisinière je parlais le grec et avec la femme de chambre, je parlais l'italien. ... Mon père parlait parfaitement l'arabe et malheureusement il est mort quand j'avais huit ans ...c'est pour ça que je le parle si mal."

Isabelle Tawil, française

"Alexandrie m'a sidérée. C'était une ville extrêmement élégante où on parlait toutes les langues: le français, l'italien, le grec, l'anglais, l'allemand... tout.... Tout le monde parlait français ici."

Max Salama, égyptien

"Ça a été fait, toutes nos études en français. On parlait français ou italien. Ma mère parlait parfaitement l'italien."

L'histoire sociale

a). Les gouvernantes

Zizi Niazi-Badr

"Les gouvernantes étaient anglaises, et une d'elles par exemple, qui s'appelait Miss Griffith, nous emmenait marcher sur la plage et là, quand le soleil se couchait à chaque fois elle disait, 'Est-ce que vous voyez le soleil qui se couche?' Alors, on disait 'Yes Miss Griffith', et elle disait 'The sun is setting, but the sun never sets on the British Empire'."

Lucette de Saab

"Moi, j'adorais les Italiens parce que nous avons deux chauffeurs italiens et quand je pensais que les Allemands étaient rentrés à Alexandrie, toute la famille pleurait mais moi je voulais absolument que les Allemands rentrent pour libérer les deux chauffeurs italiens et prendre ma gouvernante en otage."

b). Les traditions disparues

Hala Hafez

"Ma mère faisait très attention à son khôl. Elle demandait aux bonnes de cueillir des fleurs de jasmin dans le jardin, ce qu'elles faisaient en grande quantité. Ensuite, elle versait deux gouttes d'huile d'amande sur le jasmin. Elle couvrait les fleurs et les chauffait à petit feu. Finalement, l'on grattait la suie qui s'était déposée sous le couvercle et on la mettait dans le récipient à khôl, le *mak-hala*. C'était comme ça que l'on faisait le khôl."

c). Les divertissements et les loisirs

Omar Koreich

"Durant cette période entre les deux guerres... Mon père ... parlait de Pavlova... tout le monde venait à Alexandrie.... Quand Sarah Bernhardt est venue ... tout le monde s'épatait. Mon grand oncle me racontait ça."

Laila el Defrawi

"Il y a une très belle vie culturelle de tout temps...il y avait toutes les grandes troupes de ballet ... le Bolchoï, l'opéra italien,... la Comédie française... J'ai assisté à Edith Piaf... Malraux est venu..."

Khamis M. Khamis

"Ces étrangers ne s'intéressaient pas seulement à la nourriture et au commerce. Non. Ils avaient une exposition de fleurs en avril avec un concours pour la coupe. Dans sa résidence, la dame discutait avec ses jardiniers tout au long de l'année, pour que son mari, le pacha, gagne la coupe à la fin de l'année. S'il ne gagnait pas c'était le deuil!"

Lucette de Saab

"On partait en bateau avec la voiture ... et on passait trois mois en Europe par an. ... On allait à Sidi Bishr [plage] numéro 2. ... On disait que c'était plus chic."

Hala Hafez

"Une sortie au cinéma était un grand événement. Les femmes portaient leurs fourrures et étaient toutes maquillées."

Thalia el Naquib

"Je me rappelle qu'il y avait beaucoup de soirées dansantes, et surtout des bals costumés qui étaient toujours extraordinaires. Je me souviens aussi des invitations au thé avec beaucoup de femmes. L'on m'emmenait pour que je sois présentée parce que j'étais une jeune mariée comme on dit. J'étais très impressionnée par les belles maisons qu'il y avait ici et qui n'existent plus, et par la générosité incroyable des gens et par leur hospitalité qui existe toujours bien sûr."

d). La religion et les fêtes

Isabelle Tawil, catholique

"Tout le monde trouvait normal que chacun ait sa religion, on la suivait, ses fêtes... Il y avait des processions de l'église dehors... c'était une largeur d'esprit que j'aimerais voir, retrouver, et c'est très difficile maintenant."

Nicolette Mawas, juive

"Alors, ma famille du côté de mon père était, je ne dirais pas athée, mais on ne célébrait strictement que les grandes fêtes, mais surtout à cause de la grand-mère maternelle qui venait d'une famille plutôt religieuse. Quand ma grand-mère maternelle est morte en 1949, on ne faisait plus rien. Mon frère a fait sa bar-mitsvah, mais les filles, nous n'avons absolument rien fait parce que nos familles étaient anti-cléricales, c'est-à-dire à cette époque-là, mon oncle et son frère sont enterrés au cimetière civil. ... Certainement, à Noël on avait un arbre."

Zizi Niazi-Badr, musulmane

"C'était le Christmas, en même temps c'était le petit Baïram qui est notre fête islamique, donc j'ai fait l'arbre comme j'ai l'habitude de le faire avec des décorations

et en même temps [je suis] rentrée avec ces plateaux en argent énormes avec ... les douceurs du Bairam."

Hosni Ahmed el Turki, musulman

"À cause du nombre de lieux saints sur la place des Mosquées, l'on y faisait des *moulids* [fêtes religieuses] qui duraient quatorze jours. Ils y chantaient des chansons religieuses et louaient Dieu le tout puissant et le Prophète Mohamed, que la paix règne sur lui. Pendant les fêtes, il y avait plein de jeux, comme des spectacles d'ombres chinoises, du football, des balançoires et des marionnettes. Nous étions si contents de voir tant de monde qui venait de tout le pays pour y participer."

e). L'opposition entre l'influence anglaise et française

Thalia el Naquib, anglaise

"J'ai remarqué l'énorme influence française dès que suis arrivée ici. On meublait une maison à la française, vous savez, et non pas à l'anglaise. Les meubles dans la villa de Madame Finney n'étaient pas anglais, mais un mélange de styles, n'est-ce pas? Je veux dire, Madame Finney n'était pas anglaise, n'est-ce pas? Il y avait beaucoup de rouge et de doré, ce qui m'a toujours surprise parce que ce n'est pas du tout anglais, vous savez. J'ai toujours considéré ça français."

Les temps qui changent

a). La deuxième guerre mondiale

Alessandro Monti, italien

"Lors de l'éclat de la guerre, ici ça a surpris beaucoup d'Italiens qui se trouvaient de la partie adverse parce que l'Égypte était liée à l'Angleterre. ... les Italiens ... qui avaient l'âge ... ont été enfermés dans des camps, je ne sais pas, ce n'était pas une prison ... des camps d'internement à Fayed, c'était sur la mer Rouge.... Mon père n'a pas été interné parce qu'il dirigeait des travaux portuaires qui servaient encore à l'Égypte, il n'y avait pas de raison pour qu'il soit interné, mais en général les Italiens ont vécu d'une façon normale ici en Égypte. On n'a pas subi de la xénophobie."

Haj Moustafa el Mulla, égyptien

"Au début de 1940, nous sommes allés vivre à Simbellawain. Nous sommes retournés six mois après. Lorsqu'il y avait des bombardements ou les raids aériens, nous repartions pour 3 ou 4 mois. Ainsi c'était un va-et-vient pour ne pas laisser mon père seul. Lorsqu'on entendait l'alerte arienne, tout le monde descendait dans l'abri antiaérien en dessous leur maison jusqu'à ce que raid soit fini. C'était une époque très difficile. Nous avons vécu les guerres de 1956, 1967 et 1973, mais nous n'y avons pas souffert les choses que nous avons vécu pendant la guerre avec l'Allemagne."

Lucette de Saab, libanaise

"Ma sœur... allait dans les clubs des soldats anglais et la gouvernante anglaise aussi. On faisait des œufs brouillés aux soldats. ... Mrs. Baker, qui était la femme du directeur de la police, elle était étrangère, elle était arménienne ou grecque et elle donnait chaque samedi soir, ma sœur allait régulièrement, chaque samedi soir il y avait des parties... Toutes les jeunes filles ... mouraient d'envie d'aller, de connaître, pour les officiers seulement... Il y a eu beaucoup de mariages."

Isabelle Tawil, française

"Durant la guerre c'est pire, parce que là ça a été la grande folie, on sortait tous les soirs et alors il y avait l'ère des Polonais puis, parce qu'il y avait des contingents polonais qui venaient alors à ce moment on ne voyait que les Polonais, puis on ne voyait que les Grecs, on ne voyait que ceux-ci et ceux-là et alors toujours des soirées, des soirées et des danses soit disant pour distraire les gens qui étaient au front.... Il y avait des grandes soirées [de bienfaisance] par les communautés qui les organisaient, c'est-à-dire pour les Grecs, pour les Italiens. C'était cosmopolite, très cosmopolite. ... Les mouvements mondains, les gens qui sortaient, les soirées que l'on faisait à droite et à gauche ... c'était incroyable."

"À El Alamein, [les Allemands] se sont arrêtés à 30 kilomètres d'ici. Alors il y a beaucoup ... d'étrangers et ceux qui étaient inclus dans la guerre, les nationalités sont parties au Caire. ... Les gens ... terrorisés. [Les Juifs] sont partis ... même jusqu'à Louxor."

Jimmy Mawas, juif égyptien

"Un juge nous a prêté une maison dans un village et toute la famille, ma mère, mes tantes, mes cousins, nous sommes transférés là-bas et nous avons passé deux années là-bas. Là aussi, c'était un enchantement, ces cousins et moi on est devenu comme des frères. ... On avait un cher maître d'école du village qui venait à la maison nous apprendre quelque chose. Il y avait la gouvernante ou ma mère qui nous apprenait un peu à lire et à écrire. Mais le plus souvent c'était les jeux continuels ou bien des promenades où on allait voir des choses chez les voisins, par exemple M. Nimr qui avait une grande propriété agricole. Alors on nous a appris là-bas comment fabriquer le beurre, comment on faisait le pain, on a eu une éducation un peu comme ça."

b). La révolution de 1952

Edwar el Kharrat, égyptien

"À mon avis, la révolution de 1952 a détruit le statut d'Alexandrie comme deuxième ville du pays. Elle a négligé Alexandrie en la tenant à distance dans une certaine mesure, du point de vue économique, politique et culturel. C'était difficile pour un écrivain ou un journaliste focalisé sur Alexandrie, d'atteindre un lectorat plus répandu. Les écrivains doivent déménager au Caire pour être lus, reconnus, et pour acquérir une popularité. "

c). La guerre de 1956

Vahan Alexanian, arménien

"Beaucoup de Juifs ont quitté en 1956. C'était une occasion inattendue pour les Arméniens, qui ont pris la place des Juifs dans les banques et les grandes institutions."

Omar Koreich, saoudien

"Les événements durant cette période, oui je me souviens parce qu'on avait tellement peur, on a dû quitter ici pour aller à Damanhour pour passer quelques jours là-bas. ... Il y a eu ces bombes et tout ça, tout le monde avait tellement peur à Alexandrie mais ça n'a pas duré beaucoup et alors, malheureusement... on a perdu beaucoup d'amis. Je me souviens à la maison de famille, il y avait des pleurs et tout ça, tous nos amis grecs, tous nos amis juifs... ils sont partis, c'est ça."

d). Les nationalisations des années soixante

Asma el Bakri, égyptienne

"[En] 63... il y a eu les nationalisations, il y a eu des départs précipités. Quand j'étais en classe, on voyait, je me souviens, mois après mois, la classe se dépeuplait, et tout le monde qui partait, qui partait, qui partait. Les bateaux étaient pleins, alors c'est durant ces années-là qu'on trouvait chez les revendeurs de bouquins, des bouquins extraordinaires parce qu'ils les vendaient comme ça en vrac, leurs trucs, et disparaissaient. Il y avait [ceux] qui craignaient de se trouver en prison pour une raison ou une autre."

Omar Koreich, saoudien

"À partir de 63 quand il y a eu les secondes séquestrations, on a eu beaucoup d'amis qui ont quitté ... ça a commencé à perdre un peu ce charme qu'elle avait, Alexandrie, et à perdre aussi les dernières traces du cosmopolitisme qui régnait."

Au-delà du récit

Ceci est donc une partie du récit oral de la ville cosmopolite qui prit fin dans les années soixante, et qui figure dans le livre intitulé *Voices from Cosmopolitan Alexandria*. Beaucoup a été omis, dû au manque de temps. Je n'ai pas mentionné les écoles, les espaces publics, les quartiers, les maisons, les lieux de culte, les contes populaires, les vocations, les clubs des communautés et les journaux, qui ont tous enrichi le paysage de cette ville. Hormis cela, je me rends compte que j'ai cité longuement, mais mon objectif était de permettre à une multitude de voix d'origines si différentes, de raconter cette histoire. Et il est étonnant de remarquer que l'histoire est la même quelle que soit la personne qui la raconte. C'est l'histoire d'une ville multiethnique, aux cultes multiples, où régnaient la tolérance et les lumières, une ville qui permettait à cette population très diverse de prospérer. Alexandrie était une ville prospère, qui offrait beaucoup d'opportunités, une ville de culture, de sécurité et de tolérance religieuse.

Or, la question se pose, quoi faire de ce récit? À mon avis, il doit être préservé dans sa forme écrite et dans sa forme orale. Et tout d'abord, il doit être diffusé aux Alexandrins. Pour le reste du monde, ce récit n'est qu'un cas curieux, plutôt académique, mais pour nous autres, il s'agit d'un modèle exemplaire de diversité et de tolérance. Plus essentiel encore, ce récit préserve une histoire et un patrimoine totalement inconnus par notre jeunesse actuelle. Ils n'ont aucune idée pourquoi leurs arrêts de tram s'appellent Bulkeley, Zizinia, Bacos ou Laurens: d'ailleurs ces noms sont en voie d'être arabisés de manière que bientôt, personne ne saura plus que le comte Zizinia a réellement existé. Ils ne savent pas que le Musée national d'Alexandrie appartenait jadis à un marchand de bois libanais, ou que la Sacred Heart School était autrefois la maison d'un autre marchand de bois libanais. Et nos historiens ne connaissent pas ces histoires non plus, car cela ne fait pas partie de l'Histoire. Ces histoires individuelles ne font pas partie de la grande histoire du pays, mais, comme je l'ai indiqué plus haut, de l'autre histoire d'un groupe marginalisé qui est en voie de disparition. Dans quelques années, il ne restera que quelques bâtiments dont personne ne connaît l'histoire, et quelques noms de rue bizarres et étrangers.

Il me semble également que l'autre leçon salutaire à tirer de cela, c'est que ce cosmopolitisme a enrichi tous ceux qui l'ont partagé. Nadine Camel-Toueg, une Égyptienne qui vit à Paris, pense que cela lui a donné un avantage. Elle constate, "À cause de notre cosmopolitisme, à cause des histoires que nous ont enrichis, nous nous sentons obligatoirement supérieurs où que nous allons. Nous savons que nous avons mené une vie meilleure, et que nous sommes là par choix, et non pas parce que nous le sommes obligés sur le plan économique. Nous n'avons rien à envier à personne, et n'avons besoin de rien. Nous ne sommes pas des immigrés." Même les étrangers trouvent qu'ayant vécu à Alexandrie, ils sont devenus meilleurs. Thalia, l'anglaise, nous raconte, "En vivant ici, nous avons tous acquis l'avantage d'être cosmopolite. Je veux dire, nous sommes différents parce que nous avons vécu ici, parce que nous avons eu l'occasion de fréquenter des personnes de tellement de nationalités différentes. Nous avons un esprit et une façon de comprendre et de penser beaucoup plus larges."

En fait, je pense qu'il y a une leçon à apprendre pour nous tous aujourd'hui. Vivre avec l'autre, au lieu d'être une menace à son identité ou à sa religion, s'est révélé une expérience enrichissante à tous les niveaux. Nous devrions nous rappeler de cette histoire et la communiquer aux autres. Prendre Alexandrie comme modèle serait un bon point de départ. Aujourd'hui donc, j'espère, avec votre aide, commencer la tâche de préserver cette autre histoire. Merci.